

AU LENDEMAIN DE ROSWELL

CONTACT EXTRATERRESTRE

Un ancien officier du Pentagone révèle les faits
et l'étonnante histoire de récupération d'une technologie avancée
tenue secrète par le gouvernement américain

COL. PHILIP J. CORSO
AVEC WILLIAM J. BIRNES



RIANE

Au lendemain de Roswell

Au lendemain de Roswell raconte l'histoire de Philip J. Corso, un officier de l'armée américaine qui affirme avoir été chargé d'exploiter la technologie extraterrestre récupérée lors du célèbre incident de Roswell en 1947.

Selon Corso, un vaisseau spatial extraterrestre s'est écrasé près de Roswell, au Nouveau-Mexique. L'armée a récupéré l'épave ainsi que des corps d'extraterrestres. Des éléments précis de technologie *alien* a ensuite été distribuée secrètement à des entreprises américaines pour être développée par rétro-ingénierie.

Corso prétend avoir supervisé ce processus lorsqu'il travaillait au Pentagone dans les années 1960. Il aurait transmis des artefacts extraterrestres à des sociétés comme Bell Labs, IBM et Motorola. Ces entreprises auraient ainsi pu développer des technologies révolutionnaires comme les circuits intégrés, les fibres optiques, les lasers ou encore les techniques de vision nocturne.

L'auteur décrit en détail les différents artefacts récupérés à Roswell et leur potentiel technologique : matériaux ultra-résistants, systèmes de propulsion antigravité, dispositifs de contrôle de l'appareil par la pensée, etc. Il explique comment l'armée a cherché à adapter ces technologies pour des applications militaires et civiles.

Corso affirme que cette opération top-secrète visait à donner un avantage technologique aux États-Unis face à l'URSS durant la Guerre froide. Mais il s'agissait aussi de développer des moyens de défense contre une potentielle menace extraterrestre.

En effet, selon l'auteur, l'interprétation de l'armée américaine était que les extraterrestres représentaient un danger pour l'humanité. Leurs intentions étaient hostiles comme le prouaient les enlèvements d'humains et les mutilations de bétail. Les dirigeants américains auraient donc cherché à s'approprier la technologie *alien* pour tenter de rivaliser avec ces êtres aux technologies supérieures.

Corso décrit aussi les luttes bureaucratiques au sein du gouvernement américain autour de ce secret. Différentes agences (armée, CIA, NASA) se seraient disputé le contrôle de la technologie extraterrestre. Un groupe ultra-secret aurait été créé (Majestic 12) pour gérer ce dossier, en dehors de tout contrôle démocratique.

L'auteur explique aussi comment le gouvernement a mis en place une vaste opération de désinformation pour dissimuler la vérité sur Roswell. Les observations d'ovnis auraient été systématiquement ridiculisées pour empêcher le public de croire à la réalité extraterrestre.

En conclusion, Corso affirme que la plupart des grandes avancées technologiques depuis les années 1960 découlent directement de la rétro-ingénierie d'artefacts *aliens*. Il considère que révéler cette vérité est un devoir moral, même si cela va à l'encontre du secret-défense.

Son livre divulgue l'un des secrets les mieux gardés de l'histoire américaine.

Voici en détail ce que Philip J. Corso affirme avoir vu personnellement concernant le corps d'un extraterrestre et le vaisseau spatial de Roswell: Dans son livre controversé, Philip J. Corso affirme avoir eu un accès direct à certains artefacts de l'incident de Roswell. Ses observations offrent un aperçu fascinant de ce qu'aurait pu être cette technologie extraterrestre présumée.

1. Le corps de l'extraterrestre (la première fois qu'un humain voyait ce qu'on connaît aujourd'hui comme les 'petits gris').

Corso décrit avoir vu personnellement le corps d'un extraterrestre en juillet 1947 à Fort Riley, Kansas. Voici les détails qu'il fournit :

- Taille: Environ 1 mètre de long.
- Apparence: Humanoïde, mais clairement non humain.
- Tête: Disproportionnellement grande par rapport au corps.
- Yeux: Grands, en forme d'amande, sans pupilles visibles.
- Peau: Gris pâle, semblable à un tissu très fin.
- Membres: Bras et jambes minces, mains avec apparemment six doigts.
- Conservation: Le corps flottait dans un liquide épais bleu clair dans un conteneur en verre.

Corso note que le corps semblait être dans un état de décomposition avancée, suggérant que l'atmosphère terrestre lui était toxique.

2. Le vaisseau spatial

Bien que Corso n'ait pas vu directement le vaisseau intact, il a eu accès à des rapports détaillés et à certains débris. Voici ce qu'il décrit :

- Forme: Ressemblant à une aile volante ou un croissant.
- Matériau: Une sorte d'alliage métallique extrêmement résistant et léger.
- Propulsion: Aucun moteur conventionnel visible, suggestion d'un système de propulsion électromagnétique.
- Contrôles: Absence de commandes traditionnelles comme des manettes ou des pédales.

- Interface : Présence de « bandeaux » avec des capteurs, supposément utilisés pour le contrôle mental du vaisseau.
- Câblage : Utilisation de filaments ressemblant à de la fibre optique plutôt que des fils électriques conventionnels.

3. Artefacts technologiques

Corso affirme avoir manipulé personnellement plusieurs artefacts récupérés du vaisseau :

- Circuits intégrés : De minces « galettes » de silicium avec des circuits microscopiques gravés.
- Fibres optiques : Des filaments capables de transporter la lumière, même pliés.
- Tissu ultra-résistant : Un matériau impossible à couper, utilisé pour le revêtement du vaisseau et les combinaisons des extraterrestres.
- Dispositif de vision nocturne : Une sorte de lentille permettant de voir dans l'obscurité.
- Laser : Un appareil capable de produire un rayon de lumière concentré et puissant.

4. Observations sur la technologie

Corso souligne plusieurs aspects qui l'ont particulièrement frappé :

- L'intégration apparente entre le pilote et le vaisseau, suggérant une forme avancée d'interface homme-machine.
- L'absence de soudures ou de rivets visibles sur le vaisseau, impliquant une méthode de construction inconnue.
- La capacité du vaisseau à résister à des forces 'G' extrêmes et à effectuer des manœuvres impossibles pour les avions terrestres.
- L'utilisation de l'énergie électromagnétique pour la propulsion et potentiellement comme arme.

Ainsi, selon Philip J. Corso, l'incident de Roswell en 1947 aurait eu un impact profond et durable sur le développement technologique militaire des États-Unis. Examinons de plus près comment ces technologies extraterrestres auraient influencé l'innovation dans le domaine de la défense américaine.

1. Miniaturisation des composants électroniques

Corso affirme que les circuits intégrés trouvés dans l'épave de Roswell ont directement inspiré le développement des microprocesseurs. Cette miniaturisation

aurait permis la création d'ordinateurs de bord plus puissants et compacts pour les systèmes d'armement, révolutionnant ainsi la précision et les capacités des missiles guidés.

2. Systèmes de vision nocturne

Les dispositifs oculaires des extraterrestres auraient servi de modèle pour le développement des technologies de vision nocturne. Ces avancées auraient donné aux forces américaines un avantage tactique significatif, permettant des opérations efficaces dans des conditions de faible luminosité.

3. Matériaux ultra-résistants

L'auteur mentionne des fibres extraterrestres d'une résistance exceptionnelle qui auraient inspiré le développement de nouveaux matériaux composites. Ces matériaux auraient trouvé des applications dans la conception de blindages plus légers et plus efficaces pour les véhicules militaires et les gilets pare-balles.

4. Technologies de furtivité

Les propriétés de l'enveloppe du vaisseau extraterrestre, capables d'absorber les ondes radar, auraient influencé le développement des technologies de furtivité. Ces avancées auraient conduit à la création d'avions comme le F-117 Nighthawk, capables d'échapper à la détection radar.

5. Systèmes de propulsion avancés

Bien que les détails du système de propulsion extraterrestre n'aient pas été entièrement compris, Corso suggère que son étude a stimulé la recherche sur de nouveaux modes de propulsion. Cela aurait potentiellement influencé le développement de moteurs plus efficaces pour les avions et les missiles.

6. Communications par fibre optique

Les filaments de transmission de lumière trouvés dans le vaisseau auraient inspiré le développement des fibres optiques. Cette technologie aurait permis des communications militaires plus rapides et plus sécurisées, moins vulnérables aux interceptions.

7. Lasers et armes à énergie dirigée

Corso affirme que la technologie laser extraterrestre a accéléré le développement des armes à énergie dirigée. Ces systèmes, capables de cibler avec une grande précision, représenteraient une nouvelle frontière dans la technologie militaire.

8. Systèmes de contrôle neuronal

Les dispositifs de contrôle mental supposément utilisés par les extraterrestres auraient inspiré des recherches sur l'interface cerveau-machine. Bien que controversées, ces technologies pourraient potentiellement révolutionner le contrôle des systèmes d'armes.

9. Surveillance satellite

L'étude de la technologie extraterrestre aurait également contribué à l'amélioration des capacités de surveillance satellite, permettant une reconnaissance plus précise et détaillée des activités ennemies.

Conclusion

L'incident de Roswell aurait donc été un catalyseur majeur de l'innovation militaire américaine, donnant aux États-Unis un avantage technologique significatif pendant la Guerre froide et au-delà. Ces avancées auraient non seulement renforcé la puissance militaire américaine, mais auraient également eu des retombées importantes dans le domaine civil.

Les affirmations de Corso soulèvent des questions fascinantes sur la nature de l'innovation technologique et les secrets potentiels qui pourraient exister au cœur du complexe militaro-industriel américain.

Elles nous invitent à réfléchir sur les implications éthiques et géopolitiques de telles avancées technologiques, qu'elles soient d'origine terrestre ou extraterrestre.

Corso décrit donc les premières réactions du gouvernement suite à la découverte du vaisseau à Roswell ainsi que les étapes initiales de la mise en place d'une désinformation de grande ampleur de la part du gouvernement américain encore en vigueur aujourd'hui.

Cette stratégie aurait réussi à maintenir le secret sur Roswell pendant des décennies, modelant profondément la perception publique des ovnis et des extraterrestres. Nous avons ici tout un pan de notre histoire en rapport avec le contrôle de l'information par une élite devenue très puissantes ainsi que de leur mainmise sur des budgets secrets colossaux.



Ce qu'en a dit la critique

« Beaucoup de matière nouvelle [...]. Pour Corso, l'écrasement d'un vaisseau spatial extraterrestre au Nouveau-Mexique s'est réellement produit, et l'auteur présente des informations et des hypothèses inédites concernant la façon dont les militaires ont disposé de certains débris inhabituels. »

Mary Kate Tripp,
Amarillo Sunday News-Globe (TX).

« Si les détails sont exacts [Corso] semble avoir violé un certain nombre de dispositions de sécurité et avoir brisé son serment de garder le secret. »

Ben Martin,
Baton Rouge Advocate (LA).

« Ce livre apporte au débat le témoignage incroyable d'une autorité en la matière. »

James Cummings,
Dayton Daily News (OH).

« Que l'on croie ou non aux ovnis ou aux visiteurs extraterrestres, on finit par conclure qu'il s'est vraiment produit quelque chose d'extraordinaire dans le désert du Nouveau-Mexique il y a plusieurs années et par convenir avec l'auteur que nos vies ont été changées à jamais par cet événement. »

Bob Raimonto,
Staten Island Advance (NY)

Table des matières

Remerciements	ix
Introduction	1
Chapitre 1 : Le désert de Roswell	7
Chapitre 2 : Un convoi en route vers Fort Riley	27
Chapitre 3 : Les artefacts de Roswell	39
Chapitre 4 : À l'intérieur du Pentagone, au Bureau de la technologie étrangère	55
Chapitre 5 : Le camouflage	73
Chapitre 6 : La stratégie	87
Chapitre 7 : L'EBE	105
Chapitre 8 : Le projet se met en branle	119
Chapitre 9 : Des intentions hostiles dans l'autre guerre froide	137
Chapitre 10 : Le programme U2 et le projet Corona : des espions dans l'espace	151
Chapitre 11 : Le projet de base lunaire	165
Chapitre 12 : La puce électronique : de Roswell à Silicon Valley	181
Chapitre 13 : Le laser	199
Chapitre 14 : Le projet de missile antibalistique	215
Chapitre 15 : Mes dernières années en recherche et développement : les dossiers Hoover, les fibres optiques, l'ultra-résistance et d'autres artefacts	233
Chapitre 16 : Le « rayon de la mort » de Tesla et le faisceau de particules accélérées	265
Chapitre 17 : La « Guerre des étoiles »	287
Épilogue	309
Post-scriptum	313



Introduction

Je m'appelle Philip J. Corso. Au cours des années 1960, alors que j'étais lieutenant-colonel à la direction du Bureau de la technologie étrangère de la division Recherche et développement du Pentagone, j'ai mené une double vie pendant deux années incroyables. Comme chercheur et évaluateur des systèmes d'armement de l'armée, mon travail quotidien consistait à étudier, par exemple, les hélicoptères développés par l'armée française, les complexités du déploiement tactique d'un missile antimissile ou de nouvelles technologies destinées à préparer et à préserver l'alimentation de nos troupes de combats. Je lisais des rapports technologiques et je rencontrais des ingénieurs sur les terrains d'essai de l'armée afin de discuter de certaines armes et du progrès des projets de développement budgétisés. Je soumettais ensuite leurs rapports à mon supérieur, le lieutenant-général Arthur Trudeau, directeur de la division Recherche et développement de l'armée et gestionnaire d'une équipe de plus de trois mille hommes œuvrant à de nombreux projets rendus à divers stades. En surface, particulièrement pour les membres du Congrès supervisant l'utilisation de l'argent des contribuables, tout cela n'était qu'une question de routine.

Par ailleurs, une partie de mes responsabilités consistait à servir de conseiller et d'officier du renseignement auprès du général Trudeau, qui avait lui-même dirigé le renseignement militaire avant de commander la division Recherche et développement. J'avais été formé pour ce travail durant la Deuxième Guerre mondiale et la guerre de Corée. Au Pentagone, j'œuvrais dans l'un des secteurs les plus secrets du renseignement militaire, examinant des informations ultrasecrètes pour le général Trudeau. J'avais fait partie du personnel du général MacArthur en Corée

et je savais que, même en 1961 – et peut-être même plus tard –, alors que les Américains de l'époque se passionnaient pour des séries télévisées comme *Dr. Kildare* ou *Gunsmoke*, des soldats américains capturés pendant la Deuxième Guerre mondiale ou la guerre de Corée étaient toujours soumis à des conditions de vie inhumaines dans des camps de prisonniers de l'Union soviétique et de la Corée. Certains subissaient même une véritable torture psychologique. Ces hommes-là ne sont jamais revenus.

En tant qu'officier du renseignement, je connaissais aussi un terrible secret : certaines des institutions les plus vénérées de notre gouvernement avaient été infiltrées par le KGB, et des aspects clés de la politique étrangère américaine étaient dictés de l'intérieur du Kremlin. J'ai témoigné à ce sujet, d'abord à une audience du premier sous-comité du Sénat, présidé par le sénateur Everett Dirksen, de l'Illinois, en avril 1962, et, un mois plus tard, j'ai transmis ces mêmes informations au procureur général Robert Kennedy. Ce dernier m'a promis qu'il en ferait part à son frère, le président, et j'ai toutes les raisons de croire qu'il l'a fait. L'ironie du sort a voulu qu'en 1964, après m'être retiré de l'armée et avoir servi dans le personnel du sénateur Strom Thurmond, je travaille comme enquêteur pour le sénateur Richard Russell, membre de la Commission Warren.

Or, derrière toutes ces activités et au sein d'une double vie que personne ne soupçonnait, il y avait dans mon bureau du Pentagone un classeur contenant un seul dossier, dont j'avais hérité en raison de mon expérience du renseignement. Ce dossier contenait le secret militaire le plus important et le mieux gardé : les documents sur l'incident de Roswell, la cache des débris et des informations récupérés par une équipe de recherche de la 509^e base de l'armée de l'air dans les décombres d'un disque volant qui s'était écrasé au petit matin dans le désert du Nouveau-Mexique pendant la première semaine de juillet 1947. Le dossier Roswell contenait la relation de ce qui s'était produit au cours des heures et des jours ayant suivi l'écrasement, alors que le gouvernement procédait au camouflage officiel de l'événement. Tandis que les militaires tentaient d'établir la nature et l'origine de l'objet volant qui s'était écrasé au sol, ainsi que les intentions de ses occupants, un groupe secret fut créé sous la direction du directeur du renseignement, l'amiral Roscoe Hillenkoetter, afin d'étudier la nature des disques volants et de rassembler toutes les informations possibles sur ces phénomènes tout en niant publiquement et

officiellement l'existence des soucoupes volantes. Cette opération s'est poursuivie sous une forme ou sous une autre durant cinquante ans et dans le secret le plus complet.

Je ne me trouvais pas à Roswell en 1947 et je n'ai pas entendu parler des détails de l'écrasement à l'époque car tout était gardé secret, même au sein de l'armée. On peut comprendre facilement pourquoi si l'on se souvient comme moi de l'émission radiophonique *La Guerre des mondes* du Mercury Theater en 1938, alors que tout le pays a paniqué en apprenant que des envahisseurs venus de la planète Mars avaient atterri à Grovers Mill, au New Jersey, et attaquaient la population locale. Les rapports fictifs de témoins oculaires faisant état de la violence des agresseurs et de l'incapacité de nos forces militaires à arrêter ces créatures étaient très imagés. Ces êtres tuaient tous ceux qui se trouvaient sur leur passage, disait au microphone le narrateur Orson Welles, alors qu'ils se dirigeaient vers New York dans leurs machines de guerre. Le climat de terreur de cette diffusion par un soir d'Halloween était si intense et les militaires étaient si incapables de protéger la population locale que la police était submergée d'appels téléphoniques. Tout le pays semblait devenu fou et les autorités elles-mêmes commençaient à s'affoler.

Or, à Roswell en 1947, l'atterrissage d'une soucoupe volante ne relevait pas de la fiction. Il était bien réel, les militaires avaient été incapables de l'empêcher, et, cette fois-ci, les autorités ne voulaient pas assister à une répétition de *La Guerre des mondes*. On peut donc voir quel état d'esprit alimentait le besoin désespéré d'étouffer cet événement. Sans mentionner que les militaires avaient craint tout d'abord que l'aéronef fût une arme expérimentale soviétique car il ressemblait à certains aéronefs conçus par les Allemands* et qui avaient fait leur apparition vers la fin de la guerre, particulièrement l'aile volante Horton en forme de croissant. Et si les Soviétiques avaient développé leur propre version de cet aéronef?

Les détails de l'écrasement survenu à Roswell varient selon les versions. Comme je n'étais pas présent sur les lieux, j'ai dû m'appuyer sur les rapports des autres, même ceux des militaires. Au cours des ans, j'ai entendu des versions selon lesquelles des campeurs, une équipe archéologique ou le cowboy Mac Brazel avaient découvert les débris. J'ai lu des

* Pour plus de détails sur le niveau prodigieux de développements qu'avait atteint les Allemands, voir le livre *Programmes spatiaux secrets* de Michael Salla.

rapports militaires sur divers écrasements survenus à différents endroits à proximité de l'aérodrome militaire situé à Roswell, comme San Agustin et Corona, et même sur divers sites près de la ville elle-même. Tous ces rapports étaient classifiés, et je ne les ai ni copiés ni conservés pour mes archives après avoir quitté l'armée. La date de l'écrasement varie parfois : 2 ou 3 juillet plutôt que le 4. J'ai aussi entendu des gens discuter de la date et du déroulement des événements, mais tous s'entendaient pour dire qu'un aéronef s'était écrasé dans le désert près de Roswell, et cela, suffisamment proche des très sensibles installations d'Alamogordo et de White Sands pour amener l'armée à réagir sérieusement et rapidement dès qu'elle fut alertée.

En 1961, quelles que fussent les différences entre les diverses versions, le dossier d'information ultrasecret des événements de Roswell est entré en ma possession lorsque j'ai occupé le Bureau de la technologie étrangère de la division Recherche et développement. Mon patron, le général Trudeau, m'a demandé d'utiliser le programme de recherche et développement des armements pour infiltrer la technologie récupérée à Roswell dans le développement industriel par le biais du programme d'approvisionnement de la défense militaire. Aujourd'hui, des technologies comme le laser, les circuits intégrés, les réseaux de fibre optique, les accélérateurs de particules et même les gilets pare-balles Kevlar sont devenus des lieux communs, et pourtant leur développement est dû à ce qui fut découvert dans les débris de l'appareil extraterrestre écrasé à Roswell et qui s'est retrouvé dans mes dossiers quatorze ans plus tard.

Dans la confusion qui a suivi la découverte de ce vaisseau spatial, l'armée a déterminé, en l'absence de toute autre information, que celui-ci devait être d'origine extraterrestre. Pire, le fait que cet appareil et d'autres soucoupes volantes aient surveillé nos installations défensives et affichaient même des similitudes avec la technologie des nazis a incité les militaires à présumer que ces vaisseaux avaient des intentions hostiles et qu'ils auraient même pu intervenir chez les humains pendant la guerre. Nous ne savions pas ce que voulaient leurs occupants, mais nous devons présumer, d'après leur comportement, particulièrement leurs interventions dans la vie des humains et les mutilations de bétail rapportées, qu'ils étaient des ennemis potentiels. Cela voulait dire que nous avions affaire à une puissance bien supérieure et possédant des armes capables de nous

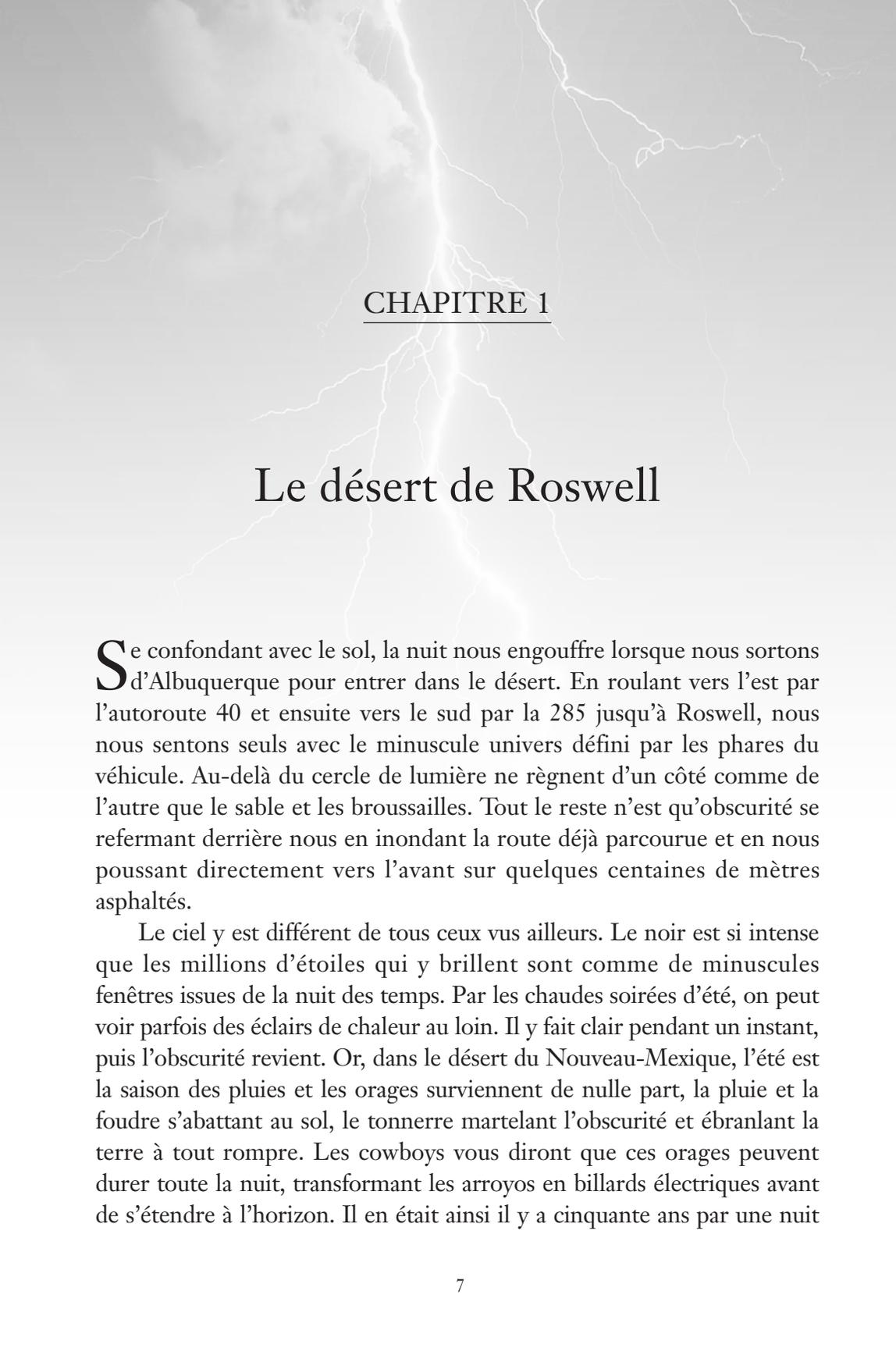
détruire. En même temps, nous étions en guerre froide avec l'Union soviétique et la Chine continentale, et nous devions contrer l'infiltration de nos agences de renseignement par le KGB.

Les militaires se trouvaient donc en guerre sur deux fronts : contre les communistes, qui cherchaient à miner nos institutions tout en menaçant nos alliés, et, aussi incroyable que cela puisse paraître, contre les extraterrestres, qui présentaient une menace encore plus grande que les forces communistes. Nous avons donc utilisé la technologie des extraterrestres contre eux-mêmes, la transmettant à nos entrepreneurs de la défense et l'adaptant ensuite pour son utilisation dans nos systèmes de défense spatiaux. Il nous a fallu attendre les années 1980, mais nous avons fini par pouvoir déployer suffisamment l'Initiative de défense stratégique, «*Star Wars*», pour être en mesure de neutraliser les satellites ennemis, détruisant les systèmes de guidage électronique des ogives adverses et empêchant au besoin les vaisseaux spatiaux hostiles de constituer une menace. Nous utilisions alors une technologie extraterrestre : des lasers, des armes à énergie dirigée et des avions équipés de la «*furtivité*». Finalement, non seulement avons-nous perduré plus longtemps que les Soviétiques et mis fin à la guerre froide, mais nous avons neutralisé les extraterrestres, qui n'étaient pas si invulnérables qu'on l'avait cru.

Ce qui s'est passé après Roswell, comment nous avons retourné la technologie des extraterrestres contre eux-mêmes et comment nous avons réellement gagné la guerre froide, tout cela constitue une histoire incroyable. Au moment où je la vivais, je ne me rendais même pas compte à quel point elle l'était. Je faisais simplement mon travail, me rendant au Pentagone jour après jour jusqu'à ce que nous ayons suffisamment développé cette technologie extraterrestre pour qu'elle évolue toute seule dans l'industrie et revienne ensuite dans l'armée.

Je n'ai réalisé que plusieurs années plus tard, lorsque j'ai compris à quel point nous pouvions changer le cours de l'histoire, quelle avait été la portée de nos activités de recherche et développement, ainsi que de l'action du général Trudeau qui, en prenant le commandement de la division Recherche et développement, une unité alors désorganisée sous l'aile de l'Agence des projets de recherche avancée, en avait fait une division militaire qui a ensuite contribué à la création du missile téléguidé, du missile antimissile et du missile antisatellite à énergie dirigée.

M'étant toujours considéré comme un homme modeste issu d'une petite ville de l'ouest de la Pennsylvanie, je n'ai compris que trente-cinq ans après avoir quitté l'armée et m'être attelé à la tâche d'écrire mes Mémoires l'importance de nos réalisations en recherche et développement militaires, particulièrement notre récupération de la technologie issue de l'écrasement survenu à Roswell. Je l'ai comprise en relisant mes vieux journaux intimes, en me rappelant certains des mémos que j'avais écrits au général Trudeau et en me rendant compte que ce qui s'était produit au cours des jours ayant suivi cet écrasement constituait peut-être l'événement le plus significatif du dernier demi-siècle. Voici donc, croyez-le ou non, ce qui s'est passé au lendemain de l'écrasement survenu à Roswell, et comment un petit groupe d'agents du renseignement militaire ont changé le cours de l'histoire de l'humanité.



CHAPITRE 1

Le désert de Roswell

Se confondant avec le sol, la nuit nous engouffre lorsque nous sortons d'Albuquerque pour entrer dans le désert. En roulant vers l'est par l'autoroute 40 et ensuite vers le sud par la 285 jusqu'à Roswell, nous nous sentons seuls avec le minuscule univers défini par les phares du véhicule. Au-delà du cercle de lumière ne règnent d'un côté comme de l'autre que le sable et les broussailles. Tout le reste n'est qu'obscurité se refermant derrière nous en inondant la route déjà parcourue et en nous poussant directement vers l'avant sur quelques centaines de mètres asphaltés.

Le ciel y est différent de tous ceux vus ailleurs. Le noir est si intense que les millions d'étoiles qui y brillent sont comme de minuscules fenêtres issues de la nuit des temps. Par les chaudes soirées d'été, on peut voir parfois des éclairs de chaleur au loin. Il y fait clair pendant un instant, puis l'obscurité revient. Or, dans le désert du Nouveau-Mexique, l'été est la saison des pluies et les orages surviennent de nulle part, la pluie et la foudre s'abattant au sol, le tonnerre martelant l'obscurité et ébranlant la terre à tout rompre. Les cowboys vous diront que ces orages peuvent durer toute la nuit, transformant les arroyos en billards électriques avant de s'étendre à l'horizon. Il en était ainsi il y a cinquante ans par une nuit

semblable. Je n'y étais pas, mais j'en ai entendu plusieurs versions, dont certaines se déroulaient comme suit.

Le principal radar du 509^e aérodrome militaire, situé à l'extérieur de la ville de Roswell, avait capté d'étranges signaux durant toute la nuit du 1^{er} juillet 1947. Il en avait été de même du radar de White Sands, à proximité, la base de missiles téléguidés où avaient eu lieu les lancements d'essai des V2 depuis la fin de la guerre, ainsi que de celui de l'installation d'essais nucléaires d'Alamogordo. Ces signaux apparaissaient dans un coin de l'écran et traversaient celui-ci à une vitesse apparemment impossible pour un aéronef, puis disparaissaient dans un autre coin. Et ils recommençaient. Aucun véhicule terrestre n'aurait pu manœuvrer à une telle vitesse et changer de direction aussi rapidement. Il s'agissait là d'une signature que personne ne pouvait identifier. Impossible de savoir si c'était toujours le même appareil ou s'il y en avait plusieurs, ou si ce n'était là qu'une anomalie due à l'orage et à la foudre. Quand les opérateurs eurent vérifié le calibrage du système de radar, ils en ont donc fracturé les unités pour effectuer une vérification diagnostique des circuits de l'imagerie écran afin de s'assurer que leurs panneaux radars fonctionnaient adéquatement. Une fois qu'ils furent rassurés sur l'absence de tout mal fonctionnement de leur équipement, ils se virent forcés d'admettre que les images écrans montraient quelque chose de bien réel. Ils ont confirmé ces observations auprès des contrôleurs aériens de White Sands, mais se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient que suivre ces signaux qui traversaient l'écran à chaque balayage du phare silencieux. Les signaux changeaient de position à volonté, avec une totale liberté dans tout le ciel surplombant les sites les plus secrets d'essais nucléaires et de missiles.

Durant toute la nuit et tout le jour suivant, le renseignement militaire resta en état d'alerte car il se passait quelque chose d'étrange. Les vols de surveillance effectués au-dessus du désert ne rapportèrent aucune observation d'objets étranges ni dans le ciel ni au sol, mais toute observation radar d'un aéronef non identifié suffisait pour que les commandants de la base présument de la présence de « quelque chose » ayant une intention hostile. C'est pourquoi le renseignement militaire, à Washington, a aussitôt dépêché au Nouveau-Mexique du personnel supplémentaire de contre-espionnage, particulièrement à la 509^e base, où l'activité semblait concentrée.

Les anomalies radar se sont poursuivies la nuit suivante, tandis que Dan Wilmot, propriétaire d'une quincaillerie de Roswell, avait installé des chaises sous son porche après le souper afin d'observer les éclairs se produisant dans le ciel au loin. Peu avant 22 heures ce soir-là, les éclairs se sont intensifiés et le sol a tremblé sous les coups de tonnerre d'un orage d'été qui pilonnait le chaparral au nord-ouest de la ville. Dan et son épouse observaient le spectacle en toute sécurité sous le toit de leur porche. Chaque éclair leur semblait une lance crevant les cieux.

Ils se dirent sans doute que c'était plus spectaculaire que tous les feux d'artifice du 4 juillet en regardant, médusés, un brillant objet ovale passer en vitesse au-dessus de leur maison et s'éloigner vers le nord-ouest, puis s'engouffrer dans l'obscurité derrière une élévation juste avant l'horizon. Le ciel est redevenu tout noir et, quand a surgi l'éclair suivant, l'objet avait disparu. Aussi étrange que fût cet objet, il disparut aussi vite des pensées de Dan, du moins jusqu'à la fin de la semaine.

Cet objet qui était passé au-dessus de la maison des Wilmot est aussi passé au-dessus de Steve Robinson alors qu'il conduisait son camion laitier sur la route nord de la ville. Robinson a suivi l'objet des yeux tandis que celui-ci traversait le ciel à une vitesse supérieure à celle de tous les avions qu'il avait déjà vus voler. Il s'agissait d'un objet brillant, elliptique et solide, plutôt que d'une séquence de lumières comme en créaient les avions militaires du 509^e aérodrome, en périphérie de la ville. L'objet disparut à l'ouest derrière une élévation en filant vers Albuquerque et Steve l'oublia en poursuivant sa route.

Pour les citoyens de Roswell, il n'y avait rien d'anormal. Les orages étaient fréquents en été, les observations de soucoupes volantes rapportées par les journaux et la radio n'étaient que des distractions mineures, et cet objet céleste qui avait attiré l'attention des Wilmot n'était sans doute rien d'autre qu'une étoile filante. Ce serait bientôt le week-end du 4 juillet, et les Wilmot, Steve Robinson et des milliers d'autres citoyens avaient hâte au début officiel des vacances d'été. Or, à la 509^e base militaire, personne ne célébrait.

Les incidents isolés de signaux radar non identifiés à Roswell et à White Sands ont continué à augmenter au cours des jours suivants, jusqu'à s'apparenter à des violations régulières de l'espace aérien. La chose devenait très sérieuse. On ne pouvait nier qu'une étrange circulation

aérienne avait lieu au-dessus du désert du Nouveau-Mexique, où ces signaux radar planaient impunément sur nos plus secrètes installations militaires pour s'en éloigner ensuite à toute vitesse. Quand les avions militaires entrèrent en action, les intrus avaient disparu. Il était évident pour les commandants de la base que cette dernière était surveillée de près par une présence qui ne pouvait être qu'hostile. Au début, personne n'a pensé qu'il pût s'agir d'extraterrestres ou de soucoupes volantes, même s'il en avait été question dans les actualités au cours des semaines précédentes. Les officiers militaires de la 509^e base et de White Sands pensaient plutôt que c'étaient les Russes qui espionnaient la première base de bombardiers nucléaires de l'armée et son site de lancement de missiles téléguidés.

Déjà, le Contre-espionnage de l'armée, cet organisme de commandement ultrasecret qui, en 1947, opérait autant dans le secteur civil que dans le secteur militaire, était passé à son plus haut niveau d'alerte et avait ordonné le plein déploiement à Roswell de ses opérateurs les plus expérimentés de la Deuxième Guerre mondiale. Le personnel du CIC (Counter Intelligence Corps) avait commencé à arriver de Washington après que les premiers rapports d'étranges signaux radar eurent été transmis par les réseaux de renseignement, et il continua à arriver à mesure que les rapports s'accumulaient avec une urgence croissante au cours des quarante-huit heures suivantes. Les officiers et les hommes de troupe débarquaient des avions de transport et revêtaient des vêtements civils pour enquêter sur des activités ennemies dans la région. Ils se joignirent aux officiers du renseignement de la base, comme le major Jesse Marcel et Steve Arnold, un sous-officier du contre-espionnage qui avait servi à la base de Roswell durant la Deuxième Guerre mondiale quand la première mission de bombardement nucléaire contre Hiroshima y avait été lancée en août 1945, soit environ deux ans plus tôt.

Le soir du 4 juillet 1947 (bien que la date varie selon les diverses versions des événements), alors que tout le reste du pays célébrait le jour de l'Indépendance et appréciait avec un grand optimisme la paix coûteuse apportée par ses soldats, les opérateurs radar des sites en périphérie de Roswell remarquèrent que les étranges objets revenaient et qu'ils avaient pratiquement changé de forme sur l'écran. Ils pulsaient – aucune autre façon de les décrire – en brillant plus intensément et ensuite faiblement

tandis que d'énormes orages éclataient sur le désert. Steve Arnold, posté ce soir-là dans la tour de contrôle de l'aérodrome de Roswell, n'avait jamais vu un signal radar se comporter de la sorte, traversant l'écran entre les balayages à une vitesse de plus de 1 500 kilomètres/heure. En pulsant constamment, en palpitant presque, tandis que le ciel au-dessus de la base explosait dans un déploiement biblique de tonnerre et d'éclairs, le signal se dirigea en arc vers le coin gauche du bas de l'écran et, d'un coup sembla disparaître en produisant une brillante fluorescence blanche avant de s'évaporer sous les yeux de l'observateur. Puis, les signaux disparurent. Alors que les contrôleurs et les officiers du renseignement se regardaient, médusés, une même pensée vint à l'esprit de tous : un objet, quel qu'il fût, s'était écrasé au sol. La réponse militaire fut mise en branle en quelques secondes : il s'agissait d'une question de sécurité nationale, et il fallait absolument repérer cet objet dans le désert et le rapporter avant que quiconque le trouve.

Même avant que l'officier du radar eût téléphoné au commandant de la 509^e base, le colonel William Blanchard, pour lui rapporter que le radar avait capté l'écrasement au sol, au nord-ouest de Roswell, d'un aéronef non identifié, l'équipe du CIC s'était déjà mobilisée pour déployer une équipe de récupération chargée de repérer et de sécuriser le site de l'écrasement. On croyait qu'il s'agissait d'un avion ennemi qui, en provenance de l'Amérique du Sud ou du Canada, s'était glissé dans notre système de défense radar pour prendre des photos de nos installations militaires ultrasecrètes. Les gens du CIC voulaient également éloigner les civils, au cas où des radiations émanant du système de propulsion de cet aéronef effectueraient des virages en épingle à cheveux à 4 800 kilomètres/heure. Personne ne savait comment cet objet volant était propulsé ni si des occupants s'en étaient éjectés et erraient dans le désert. « Bull » Blanchard donna le feu vert à la mission de récupération pour qu'elle se rende sur les lieux le plus vite possible avec tout l'équipement de patrouille nocturne qu'elle pouvait rassembler, tous les camions de deux tonnes et demie qu'elle pouvait faire rouler, ainsi que des plateformes pour rapporter l'aéronef. S'il s'agissait effectivement d'un écrasement, il fallait remiser l'appareil dans un hangar avant que les autorités civiles ne mettent la main dessus et ne préviennent les journaux.

Or, les contrôleurs aériens de la 509^e base n'étaient pas les seuls qui croyaient avoir vu tomber un aéronef. En périphérie de la ville, des cow-boys, des familles campant dans le désert ainsi que des résidents avaient vu un aéronef exploser dans la nuit parmi les éclairs de l'orage et chuter vers le sol en direction de Corona, la ville voisine au nord de Roswell. Le shérif du comté, George Wilcox, a reçu des appels dans son bureau à partir de minuit le 5 juillet lui disant qu'un avion s'était écrasé dans le désert, et il a informé les pompiers de Roswell qu'il les y dépêcherait dès qu'il en obtiendrait l'emplacement approximatif. Il était inutile de faire sortir les équipements de la caserne sans connaître cet emplacement. Par ailleurs, Wilcox n'aimait pas tellement voir tous les camions quitter la ville, au cas où un incendie y nécessiterait leur présence.

Néanmoins, il n'a pas fallu longtemps pour trouver le lieu de l'écrasement. Un groupe de chasseurs d'artefacts amérindiens campant dans la brousse au nord de Roswell avaient aussi aperçu dans le ciel cette lumière pulsante, entendu un sifflement intense et l'étrange bruit d'un choc au loin, et suivi ce bruit jusqu'à un groupe de basses collines se trouvant juste au-dessus d'une élévation. Avant même d'avoir inspecté l'épave fumante, ils ont transmis par radio l'emplacement de l'écrasement au bureau du shérif Wilcox, qui a aussitôt dépêché les pompiers vers un lieu situé à environ 60 kilomètres au nord-ouest de la ville.

«Je suis déjà en route», a-t-il dit à l'opérateur radio de la caserne des pompiers, qui a aussi téléphoné à la police municipale pour obtenir une escorte.

Ainsi, vers 4h30 ce matin-là, un seul camion à incendie, escorté par une voiture de police, traversait le désert vers l'ouest par la route de Pine Lodge pour se rendre à l'endroit indiqué par le shérif Wilcox. Ni ce dernier ni les pompiers ne savaient qu'une équipe militaire de récupération était également en route vers le site, avec l'ordre d'empêcher la dissémination non autorisée de toute information sur l'écrasement.

Il faisait encore nuit lorsque Steve Arnold, dans l'une des voitures du convoi de véhicules de récupération provenant de la 509^e base, atteignit en premier le site de l'écrasement. Même avant que les camions ne s'immobilisent, un lieutenant de la police militaire, qui avait pris place dans la première jeep, déploya un groupe de sentinelles, et un ingénieur ordonna à son unité d'installer une série de projecteurs dans tout le secteur.

Arnold arrêta alors sa voiture et jeta un premier regard sur les débris. Or, il ne s'agissait aucunement de débris, du moins pas comme ceux des avions qu'il avait vus durant la guerre. D'après ce qu'il pouvait observer dans l'obscurité, l'aéronef de couleur sombre lui paraissait presque intact et n'avait perdu aucune pièce majeure. Bien sûr, il y avait des petits débris çà et là, mais l'appareil lui-même ne s'était pas brisé lors de l'impact comme l'aurait fait un avion normal. De plus, toute la scène baignait encore dans l'obscurité.

Les voitures du personnel et les jeeps qui avaient accompagné les camions se sont rangés autour de l'appareil écrasé afin d'ajouter la lumière de leurs phares à celle des projecteurs que les ingénieurs étaient encore en train d'installer. Sous leurs rayons croisés, Arnold a vu qu'effectivement l'aéronef en forme d'aile aux angles arrondis était en une seule pièce, même si son nez s'était enfoncé profondément dans la berge de l'arroyo, la queue s'élevant haut dans les airs. Les débris dégageaient encore de la chaleur, même si, selon le radar de la 509^e base, l'écrasement s'était sans doute produit avant minuit, le soir du 4 juillet. Arnold entendit alors le bref grésillement du chargement d'une pile et le bourdonnement d'une génératrice à essence. La série de projecteurs a alors éclairé la scène comme un terrain de baseball avant un match en nocturne.

Sous la lumière crue des projecteurs militaires, Arnold a alors vu tout le paysage où avait eu lieu l'écrasement. À ses yeux, cela ressemblait plutôt à un atterrissage en catastrophe qu'à un écrasement car l'appareil était intact, sauf une fente tout le long d'un côté ainsi que sa forte inclinaison de plus de 45 degrés. Il présuma qu'il s'agissait d'un aéronef, même s'il ne ressemblait à aucun avion connu. Cet appareil était petit et ressemblait davantage à l'aile* d'un vieux Curtis qu'à une ellipse ou à une soucoupe. En outre, il possédait deux «nageoires caudales» qui ressortaient vers le haut de chaque côté. Arnold se rapprocha le plus possible de la fente de l'aéronef sans se placer devant les travailleurs qui, en combinaison les protégeant des matières dangereuses, vérifiaient si le site dégageait des radiations, et c'est alors qu'il aperçut dans l'ombre, étendus sur le sol, de petits personnages gris foncé mesurant plus d'un mètre de longueur.

* Voir sur Internet «l'aile volante» aperçue en juin 1947 par le pilote d'avion Kenneth Arnold

«Est-ce que ce sont des gens?» a-t-il entendu quelqu'un dire tandis que le personnel médical accourait avec des civières vers la lacération située sur le côté de l'aéronef et par laquelle ces êtres s'étaient échappés ou étaient tombés.

Arnold regarda dans le périmètre de la lumière et aperçut alors un autre personnage immobile, mais néanmoins menaçant, et un autre encore contre une petite élévation dans le sable du désert. Un cinquième personnage se trouvait près de l'ouverture de l'aéronef. Tandis que les techniciens qui avaient vérifié l'absence de radioactivité donnaient le feu vert à l'équipe médicale, qui se dirigea en vitesse vers les corps avec des civières, Arnold jeta un œil par l'ouverture de l'appareil et regarda à l'intérieur jusqu'en haut. Il y faisait aussi clair que si le soleil était déjà levé!

Il regarda de nouveau à l'extérieur pour s'assurer qu'il y faisait encore trop sombre pour que ce soit le jour. Pourtant, il régnait à l'intérieur du vaisseau une étrange lumière, ni celle du jour ni celle d'un éclairage artificiel, mais une lumière comme il n'en avait jamais vue. Il pensa qu'il s'agissait peut-être d'une arme développée par les Russes ou par quelqu'un d'autre.

Le site de l'écrasement était un microcosme du chaos. Les techniciens ayant une tâche spécifique, comme le personnel médical, les détecteurs de matières dangereuses, les signaleurs et les opérateurs radio, ainsi que les sentinelles, accomplissaient leur travail aussi méthodiquement que les zombies au cerveau lessivé de l'empereur Ming des films de Flash Gordon. Mais tous les autres, y compris les officiers, étaient tout simplement estomaqués. Ils n'avaient jamais rien vu de tel et ils étaient en proie à un ahurissement profond.

«Hé! celui-ci est vivant», Arnold a-t-il entendu dire par quelqu'un. Se retournant aussitôt, il vit que l'un des petits personnages se débattait sur le sol. Avec le reste du personnel médical, Arnold se précipita vers lui et le vit trembler en poussant un cri qui ne résonna pas dans l'air, mais plutôt dans son cerveau. Il n'entendit rien par ses oreilles, mais il ressentit une grande tristesse tandis que le petit personnage se convulsait sur le sol, sa tête ovale démesurée se tournant à gauche et à droite comme s'il essayait de saisir quelque chose à respirer. C'est alors qu'Arnold entendit une sentinelle crier : «Hé! vous, là-bas.» Il se retourna alors vers la colonne opposée à l'arroyo.

«Halte!» cria la sentinelle en direction du petit personnage, qui s'était relevé et tentait désespérément de franchir la légère élévation.

La sentinelle cria «Halte!» de nouveau et arma sa carabine M1. D'autres soldats se mirent à courir vers la colline tandis que le petit personnage dérapait dans le sable et glissait vers le bas, retrouvait son équilibre et se remettait à monter. Le bruit que faisaient les soldats en chargeant leurs armes se répercutait fortement dans l'obscurité du désert.

«Non!» cria l'un des officiers. Arnold ne put voir qui avait crié ça, mais il était déjà trop tard.

Une salve de coups de feu fut tirée par les soldats nerveux, et le petit personnage tenta de rester debout, mais il retomba au pied de la colline comme une poupée de chiffon. Il gisait immobile sur le sable quand les trois premiers soldats qui le rejoignirent rechargèrent leurs armes en les dirigeant vers sa poitrine.

«Merde! lança l'officier. Arnold!»

Steve Arnold se mit au garde-à-vous.

«Vous et vos hommes, allez empêcher les civils de franchir ce périmètre.»

Il lui indiqua un petit convoi de véhicules d'urgence qui approchait en provenance de l'est. Il savait qu'il devait s'agir de la police ou du shérif du comté. Puis il interpella le personnel médical.

Arnold obtempéra sur-le-champ et, au moment où le personnel médical plaçait la petite créature sur une civière, il établissait déjà un périmètre formé par du personnel du CIC et des sentinelles, afin d'isoler le site des véhicules aux lumières clignotantes derrière lesquels on voyait le sable se soulever au loin. Il entendit l'officier ordonner au personnel médical de placer les corps sur des civières, de les ranger à l'arrière du premier camion qu'ils pourraient dégager de la file et de les transporter à la base sans délai.

«Sergent, poursuivit l'officier, je veux que vos hommes placent dans les camions tout ce qu'ils peuvent ramasser, qu'ils déposent cette chose-là – il indiqua l'objet en forme d'aile – sur cette plateforme et qu'ils la sortent d'ici. Et vous tous, je veux qu'il ne reste plus aucune trace sur ce site. Il ne s'est jamais rien passé ici, vous m'entendez? Il n'y a ici que des broussailles, comme dans tout le reste de ce désert.»

Tandis que les hommes formaient une chaîne pour nettoyer le sol, l'énorme grue hissa l'objet volant, étonnamment léger, hors du cratère de son impact dans l'arroyo et le balança au-dessus de la plateforme Ford qui accompagnait le convoi de camions militaires. Une petite escouade de la police militaire fut déployée pour faire face au convoi civil de véhicules d'urgence qui approchait rapidement du site. Ils pointèrent leurs baïonnettes et leurs carabines vers le tourbillon de sable qui s'agitait tout droit devant eux.

De l'autre côté de la ligne de tir, le pompier Dan Dwyer, radio sur l'autopompe rouge Ward LaFrance, ne vit d'abord pas grand-chose d'autre qu'une oasis de lumière blanche au milieu de l'obscurité. Son petit convoi avait allumé ses feux de position, mais il n'avait pas déclenché ses sirènes en quittant la caserne située au centre de Roswell pour aller rejoindre la voiture de police au nord de la ville avant de filer vers le site présumé d'un écrasement d'avion. En approchant du secteur abondamment éclairé – qui ressemblait davantage de loin à un petit parc d'attraction qu'au site d'un écrasement –, il vit des soldats encerclant un objet se balançant au bras d'une grue. En approchant davantage, Dwyer ne put apercevoir que l'étrange forme deltoïde soulevée par la grue, qui faillit l'échapper une ou deux fois sous le contrôle inexpérimenté de l'opérateur. Même à cette distance, les cris et les jurons s'entendaient dans le désert tandis que l'objet s'élevait du sol, puis descendait enfin vers la plateforme de la remorque.

L'unité policière précédant le camion de pompiers se précipita vers le lieu éclairé dès que le conducteur en vit l'activité, et tout le secteur fut immédiatement obscurci par le nuage de sable créé par le véhicule. Dwyer ne pouvait plus voir que le reflet de ses propres phares. Quand le sable retomba, la voiture se retrouva pratiquement au sommet du site et dut s'écarter du chemin devant les camions militaires qui commençaient déjà à retourner vers la ville. Dwyer regarda par-dessus son épaule pour voir si d'autres camions s'en venaient vers lui, mais il ne vit que les premières lueurs de l'aurore à l'horizon. Le jour se levait.

Quand Dan Dwyer parvint finalement au secteur indiqué par les soldats, l'objet qui s'était écrasé au sol reposait sur la plateforme, toujours attaché au bras de la grue. Trois ou quatre soldats s'affairaient à le fixer à la remorque par des chaînes et des câbles. Dwyer remarqua que l'objet

était pratiquement intact, bien qu'il fût tombé du ciel dans une boule de feu. Il ne pouvait y voir aucune fissure ni aucune brisure. Les soldats jetèrent alors une bâche olivâtre sur la plateforme pour camoufler entièrement l'objet. Un capitaine de l'armée s'avança ensuite vers l'une des unités de police immobilisées devant le camion de pompiers, suivi d'une ligne de soldats armés de baïonnettes et munis du brassard de la police militaire.

«Vous pouvez retourner en ville, Dwyer entendit-il le capitaine dire à l'un des policiers de Roswell se trouvant sur les lieux. Nous avons sécurisé le secteur.

– Et les blessés? demanda le policier, pensant sans doute davantage au rapport à remplir sur l'incident qu'au soin d'éventuels blessés.

– Pas de blessés, répondit le capitaine. Tout est réglé.»

Tandis que les militaires incitaient le convoi civil à quitter les lieux, Dwyer vit que l'on plaçait dans les camions des civières sur lesquelles gisaient de petits cadavres, dont deux se trouvaient déjà dans des housses mortuaires tandis qu'un autre était directement attaché à sa civière. Le policier le vit également. Dwyer put voir que celui-là semblait vivant et qu'il se débattait. Il lui fallait s'en approcher.

«Et ceux-là? demanda-t-il.

– Hé! chargez vite tout ça! cria le capitaine aux hommes qui plaçaient les civières dans le camion. Vous n'avez rien vu ici ce soir, officier, dit-il ensuite au chauffeur de l'unité policière. Rien du tout.

– Mais je dois...»

Le capitaine l'interrompit.

«Plus tard aujourd'hui, quelqu'un de la base s'adressera à l'équipe. Entre-temps, oubliez tout ça. C'est une affaire strictement militaire.»

À ce moment, Dwyer crut reconnaître des gens de l'aérodrome. Il crut voir l'officier du renseignement de la base, Jesse Marcel, qui vivait à l'extérieur de la base, à Roswell, et d'autres membres du personnel qui venaient régulièrement en ville. Il aperçut, partout sur le sol, des débris de l'objet volant qui s'était écrasé, tandis que la remorque se mettait en branle, passait devant le camion de pompiers et reprenait le chemin de la base.

Dwyer enleva son casque de pompier, descendit de son camion et marcha dans l'ombre autour de la ligne des policiers militaires. Il y avait

tellement de confusion sur le site qu'il savait que personne ne le remarquerait. Il passa derrière le camion, traversa le périmètre et, depuis l'autre côté du camion militaire, s'avança jusqu'à la civière et regarda dans les yeux la créature qui y était attachée.

Cet être avait la taille d'un enfant, mais ce n'en était pas un. Aucun enfant n'avait une tête aussi démesurée et en forme de ballon. Il n'avait même pas l'apparence d'un humain, bien qu'il en possédât certaines caractéristiques. Il avait de grands yeux foncés, séparés par une pente descendante. Son nez et sa bouche étaient particulièrement minces, presque de simples fentes, et ses oreilles n'étaient que des échancrures sur les côtés de son énorme tête. Sous les projecteurs, Dwyer pouvait voir que cette créature était d'un brun grisâtre, et entièrement dépourvue de poils, mais qu'elle le regardait comme un animal impuissant pris au piège. Elle ne produisait aucun son, mais Dwyer comprit qu'elle se savait mourante. Il continua à la regarder avec étonnement pendant qu'elle était rapidement placée dans le camion par deux soldats casqués qui lui demandèrent ce qu'il faisait là. Dwyer savait qu'il n'aurait pas dû se trouver là et il s'éloigna rapidement pour se fondre dans un groupe qui empilait des débris.

Tout le site était parsemé de diverses choses qui avaient dû tomber de l'appareil quand celui-ci avait heurté le sol. Dwyer vit la brèche creusée dans l'arroyo par l'objet qui s'y était enfoncé et il suivit des yeux, dans l'obscurité s'étendant au-delà de la lumière des projecteurs, le trajet des débris répandus autour du petit cratère. Les soldats marchaient à quatre pattes avec des dispositifs de raclage en portant des sacs ou bien avançaient en ligne droite en poussant devant eux des détecteurs de métal. Ils nettoyaient tout le secteur afin que d'éventuels curieux n'y découvrent rien qui puisse révéler la nature de ce qui s'était trouvé là. Dwyer se pencha pour ramasser un morceau de matériel métallique d'un gris terne et ressemblant à du tissu. Il l'étreignit dans sa main comme une balle, puis le relâcha. Le tissu métallique reprit alors sa forme originelle, sans aucun pli. Croyant que personne ne le regardait, Dwyer le fourra dans la poche de sa veste de pompier afin de le rapporter à la caserne.

Il le montrerait plus tard à sa fille qui, quarante-cinq ans plus tard et longtemps après que ce morceau de tissu métallique eut disparu dans les replis de l'histoire, le décrirait à des millions de personnes dans des docu-

mentaires télévisés. Pourtant, en cette nuit de juillet 1947, si Dwyer se croyait invisible, il se trompait.

«Hé! vous là! lui cria un sergent portant un brassard de la police militaire. Que faites-vous ici?

– Je suis venu avec les pompiers, répondit Dwyer, le plus innocemment possible.

– Eh bien, retournez à votre camion et déguerpissez! Vous avez ramassé quelque chose?

– Pas moi, sergent», répondit Dwyer.

Le policier militaire lui saisit alors le bras comme s'il le mettait en état d'arrestation et l'emmena aussitôt devant un major qui criait des ordres près de la génératrice alimentant les projecteurs. Dwyer reconnut Jesse Marcel, un résident de Roswell.

«J'ai surpris ce pompier errant parmi les débris, monsieur», dit le sergent.

Marcel reconnut Dwyer, même si les deux hommes n'étaient pas des amis, et lui lança un regard angoissé.

«Vous devez partir d'ici, lui dit-il, et ne dites jamais à personne où vous étiez ni ce que vous y avez vu.»

Dwyer opina.

«Je suis sérieux, poursuivit Marcel. N'en parlez pas, ne dites rien avant que quelqu'un vous indique quoi dire. Maintenant, sortez votre camion d'ici avant que quelqu'un d'autre vous voie et vous expulse tous. Allez!»

Il se tourna ensuite vers le policier militaire casqué :

«Sergent, ramenez-le à son camion de pompiers et faites-le sortir d'ici.»

Dwyer n'avait pas besoin d'une autre invitation... Il laissa le sergent l'escorter jusqu'au camion et demanda au chauffeur de rentrer à la caserne. Le sergent de la police militaire s'avança jusqu'à la fenêtre du chauffeur et lui dit : «Nous vous avons donné l'ordre de quitter ce site. Immédiatement!»

L'unité de police de Roswell avait déjà fait demi-tour et se plaça de façon à permettre au camion de reculer. Celui-ci fit aussi demi-tour sur le sable pour se diriger aussitôt vers Roswell. La remorque Ford avait déjà traversé la ville endormie juste avant les premières lueurs de l'aube sans

que le bruit de son moteur inquiète personne ni que l'objet recouvert d'une bâche posé sur sa plateforme ne soulève la curiosité car il n'y avait là rien d'inhabituel. Plus tard, toutefois, quand Dwyer remisa son camion dans la caserne, le soleil était déjà levé et le premier camion de transport GMC venait à peine d'atteindre l'entrée principale de la 509^e base militaire.

Le plombier sous-traitant Roy Danzer, qui avait travaillé à la base toute la nuit, avait compris qu'il se passait quelque chose d'anormal en voyant les camions quitter la base pour s'enfoncer dans l'obscurité. À leur retour, il venait de sortir de l'hôpital militaire pour griller une cigarette avant de retourner à son travail. C'est alors qu'il entendit un tumulte à l'entrée principale. Danzer s'était coupé la main quelques jours plus tôt en découpant un tuyau, et l'infirmière désirait revoir régulièrement ses points de suture afin de s'assurer de l'absence d'infection. Il quittait donc son travail pendant quelques minutes afin d'aller faire changer son pansement. En y retournant, il attrapait une tasse de café et fumait une cigarette. Or, ce matin-là, les choses se passèrent différemment.

Le tumulte qu'il avait entendu à la porte principale se matérialisa bientôt en une foule de soldats et de travailleurs agités, repoussés par une escouade de la police militaire qui se frayait un passage parmi eux. Il ne semblait même pas y avoir un officier qui donnât des ordres, mais simplement une foule de soldats. Étrange. Le groupe se dirigea alors tout droit vers l'entrée principale de l'hôpital de la base, à l'endroit précis où Roy se trouvait.

Personne ne lui demanda de s'écarter du chemin ni de quitter les lieux. Il regarda les soldats qui passaient devant lui et vit alors un être étrange attaché à une civière portée par deux soldats. Leurs regards se rencontrèrent. Roy comprit instantanément qu'il ne s'agissait pas d'un être humain. Cette créature venait d'ailleurs. L'air suppliant de ce visage qui n'occupait qu'une petite partie d'une énorme tête ainsi que la souffrance perçue intérieurement par Roy en regardant cet être lui firent comprendre que celui-ci vivait ses derniers moments. Il ne parlait pas et bougeait à peine, mais Roy a vu ou a cru voir une expression traverser ce petit visage. L'instant d'après, la créature avait disparu, transportée à l'intérieur de l'hôpital par les brancardiers, qui avaient lancé au plombier un regard hostile au passage. Roy tira une autre bouffée de sa cigarette.

«Mais qu'est-ce que c'était ça?» se demanda-t-il tout haut, éberlué. Il se sentit aussitôt bousculé par deux policiers militaires qui le plaquèrent contre une porte de métal et l'y retinrent jusqu'à ce qu'un officier – un capitaine, croyait-il – s'avance et lui pointe un doigt en plein visage.

«Qui êtes-vous, monsieur?» lui hurla-t-il dans les oreilles.

Avant même que Danzer ait pu répondre, deux autres officiers s'avancèrent et lui demandèrent quelle était son autorisation à se trouver dans cette base.

Ces gens-là ne blaguaient pas. Ils semblaient même fous furieux. Pendant quelques minutes, Danzer crut qu'il ne reverrait plus jamais sa famille. Il avait peur à ce point-là. Tout à coup, un major s'approcha.

«Je connais ce type, dit-il. Il travaille ici avec les autres entrepreneurs civils. Il est correct.

– Monsieur...», bredouilla le capitaine.

Le major, dont Danzer ignorait le nom, entraîna alors le capitaine à l'écart. Danzer les vit converser sans comprendre ce qu'ils disaient et il vit le capitaine se calmer peu à peu. Les deux hommes revinrent ensuite à l'endroit où les policiers militaires le retenaient contre le mur.

«Vous n'avez rien vu, vous m'entendez?» lui dit alors le capitaine.

Danzer ne fit qu'opiner.

«Vous ne parlerez de ça à personne, ni à votre famille ni à vos amis. À personne. Vous comprenez?»

– Oui, monsieur», répondit Danzer.

Il avait maintenant vraiment peur.

«Si vous parlez, nous le saurons. Nous saurons à qui vous aurez parlé et vous disparaîtrez tous.

– Capitaine, intervint le major.

– Monsieur, ce type n'a pas d'affaire ici, et s'il parle, je ne peux rien garantir.»

Le capitaine faisait comme s'il tentait de se protéger devant un supérieur qui en savait moins que lui.

«Alors, oubliez tout ce que vous avez vu, dit le major lui-même à Danzer, et déguerpissez d'ici avant que quelqu'un d'autre vous voie et veuille s'assurer de votre silence.

– Oui, MONSIEUR», cria Danzer en se dégageant de la poigne des deux policiers militaires.

Il se précipita aussitôt vers sa camionnette rangée de l'autre côté de la base, sans même se retourner pour voir l'équipe de soldats transportant les housses mortuaires des autres créatures à l'intérieur de l'hôpital, où, avant toute autre instruction, elles seraient préparées pour une autopsie comme des bêtes tuées à la chasse.

La suite appartient à l'histoire. Tout d'abord, le commandant de la 509^e base, Bull Blanchard, autorisa la diffusion de l'incident de la «soucoupe volante», diffusion qui fut relayée par les services de nouvelles et fit le tour du pays. Puis, au quartier général de la 8^e force aérienne, le général Roger Ramey ordonna au major Jesse Marcel de retourner devant la presse et de démentir l'histoire de la soucoupe volante. Cette fois, Marcel avait reçu l'ordre de dire qu'il avait fait une erreur et qu'il s'était rendu compte par la suite que les débris provenaient en réalité d'un ballon atmosphérique. Porteur d'une histoire qu'il ne croyait pas lui-même, Jesse Marcel posa avec de faux débris provenant d'un véritable ballon atmosphérique et avoua une erreur qu'il n'aurait jamais commise, même dans les pires circonstances. Cette confession l'a hanté toute sa vie durant, jusqu'à ce que, des décennies plus tard et peu de temps avant sa mort, il se rétracte et déclare qu'il avait réellement récupéré un vaisseau spatial extraterrestre cette nuit-là dans le désert de Roswell.

Entre-temps, au cours des jours et des semaines qui ont suivi l'écrasement et la récupération de l'appareil, le personnel du renseignement militaire et celui du CIC se sont déployés dans la ville de Roswell et dans les communautés environnantes afin d'étouffer toute information indésirable concernant l'événement. Par des menaces de violence peu judicieuses, une réelle intimidation physique et, selon certaines rumeurs, au moins un homicide, les officiers militaires ont réduit la communauté au silence. Mac Brazel, l'un des civils près de la propriété où l'écrasement avait eu lieu et qui s'était rendu sur le site, aurait été soudoyé et menacé. Il est devenu soudainement silencieux au sujet de ce qu'il avait vu dans le désert, même après avoir dit à des amis et à des journalistes qu'il avait récupéré des pièces d'un vaisseau spatial écrasé au sol. Les officiers du département du shérif du comté de Chavez ainsi que les autres corps policiers furent forcés à se soumettre au décret de l'armée selon lequel l'incident qui s'était produit à l'extérieur de Roswell était une question de sécurité nationale qui ne devait pas être discutée. «Cela ne s'est jamais

produit», a décrété l'armée, et les autorités civiles s'y sont conformées volontiers. Même les correspondants de nouvelles des stations radiophoniques locales, John McBoyle de KSWs et Walt Whitmore Sr. de KGFL, qui avaient interviewé des témoins du site de l'écrasement, furent forcés de se soumettre à la consigne officielle imposée par l'armée et à ne jamais diffuser leurs reportages.

Quant à certains des civils qui dirent avoir été intimidés par des militaires sur le site de l'écrasement, leur traumatisme persista pendant toute leur vie. Par exemple, la fille de Dan Dwyer, Sally, qui n'était qu'une enfant en 1947 et qui a dû subir la vision d'un énorme militaire casqué qui, le visage obscurci par des verres fumés, se pencha sur elle dans la cuisine de sa mère pour lui dire qu'elle disparaîtrait dans le désert avec toute sa famille si elle n'oubliait pas ce que son père lui avait raconté. Sally, qui avait joué avec le tissu métallique rapporté par Dan à la caserne des pompiers ce matin-là et qui avait entendu sa description du petit personnage transporté sur une civière, trembla de terreur quand l'officier réussit enfin à lui faire admettre qu'elle n'avait rien entendu et qu'elle n'avait touché à rien. «Ça ne s'est jamais passé, lui chuchota-t-il, et tu n'en diras jamais rien pendant tout le reste de ta vie, sinon nous le saurons», lui répéta-t-il plusieurs fois en faisant claquer sa matraque dans sa paume à chaque mot qu'il martelait. Même aujourd'hui, elle a les larmes aux yeux en racontant la scène, et elle se souvient de l'expression de sa mère, à qui l'on avait dit de quitter sa cuisine pendant que l'officier parlerait à Sally. Il est dur pour un enfant de voir ses parents tellement terrorisés qu'ils nient la vérité sous ses yeux.

La fille de Roy Danzer également fut effrayée en voyant son père rentrer de la base, le matin du 5 juillet 1947. Il n'a évidemment rien dit de ce qui s'y était passé, même si des rumeurs circulaient dans la ville selon lesquelles des créatures de l'espace avaient envahi Roswell. Tous les enfants de cette ville ne savaient-ils pas que les journaux et même la radio parlaient de soucoupes volantes depuis des semaines? Roy Danzer ne dirait cependant jamais rien devant sa fille. Elle a néanmoins entendu parler ses parents à travers la porte de leur chambre, le soir, et elle a alors capté des bribes de conversation évoquant de petites créatures qui allaient «tous nous tuer». Elle a toutefois enfoui ces paroles au fond de sa mémoire et n'y a plus jamais repensé jusqu'à ce que son père, peu de

temps avant sa mort, lui dise ce qui s'était réellement passé à la base en ce jour de juillet lorsque le convoi était rentré du désert.

Steve Arnold est resté à Roswell pour terminer son réengagement officiel dans l'armée et, sans qu'il le sache directement, il a continué à faire partie de mon équipe durant les années 1960. Certains disent qu'il travaille toujours pour le gouvernement, dans un emploi qui lui est tombé tout droit du ciel du Nouveau-Mexique et où il transmet la désinformation provenant de l'armée ou de la CIA, perpétuant un camouflage qui, un demi-siècle plus tard, survit et va de l'avant par la simple force d'inertie, comme une histoire tirée d'un roman de Dickens. On peut voir Steve rôder aujourd'hui [en date de 1997] autour de Roswell, visitant ses vieux amis du temps de l'armée et donnant des interviews pour la télévision aux équipes de nouvelles qui rendent visite périodiquement aux gens de Roswell désireux de parler des événements de 1947.

Quant aux débris récupérés dans le désert cet été-là, ils ont eu un autre destin. Expédiés à Fort Bliss, au Texas, quartier général de la 8^e force aérienne de l'armée, et analysés sommairement pour découvrir leur nature et leur composition, ils ont tous été transférés ensuite sur une autre base militaire. Aussi vite qu'ils étaient arrivés, certains de ces débris furent envoyés par avion dans l'Ohio, où ils furent mis sous clé à l'aérodrome Wright, rebaptisé plus tard Wright-Patterson. Le reste fut chargé sur des camions et envoyé à Fort Riley, au Kansas. La 509^e base a alors repris sa routine quotidienne, Jesse Marcel est rentré au travail comme s'il n'avait jamais touché à l'épave de l'étrange aéronef, et les entrepreneurs sont retournés s'occuper des tuyaux, des portes et des murs de la base, comme si rien n'y avait été apporté du désert.

Dès la fin de la première semaine de juillet 1947, l'écrasement survenu à l'extérieur de Roswell aurait pu tout aussi bien n'avoir jamais eu lieu. Tout comme la nuit engouffre le voyageur roulant dans le désert vers Roswell, le silence a engouffré l'histoire de Roswell pendant plus de trente ans.

J'ai relaté ici ce que les gens m'ont raconté plus tard. Je n'étais pas présent à Roswell cette nuit-là et je n'ai pas été témoin moi-même des événements. Je n'en ai pris connaissance que plus tard, quand la tâche m'a incombé d'en faire quelque chose. Les débris de l'écrasement de cet objet volant, qui fut causé par la foudre ou par le ciblage de nos radars, selon

certains, devaient entrer en collision avec ma vie. Nos trajectoires se sont croisées officiellement au Pentagone au cours des années 1960, même si, pendant un court moment en 1947, alors que j'étais un jeune major à Fort Riley, baignant dans la gloire de la victoire en Europe, j'ai vu quelque chose que j'ai aussitôt enfoui dans ma mémoire et que, contre toute espérance, je n'ai plus jamais revu de toute ma vie.



ARIANE
ÉDITIONS